

Une union «trop économique»

Pour Hans Ulrich Gumbrecht, professeur à l'université de Stanford, l'UE est caractérisée par la perte en dynamique de ses principes fondateurs.

Le professeur de littérature comparée, né en Allemagne et naturalisé américain, était l'invité de l'Institut Pierre-Werner (IPW), mardi soir.

De notre journaliste
Frédéric Braun

Concernant le projet européen, Hans Ulrich Gumbrecht avoue sans détour qu'il n'a jamais eu pour lui le moindre «charisme». Aux yeux de l'universitaire né à Wurtzbourg en 1948 et qui vit depuis bientôt trente ans en Californie, l'atmosphère en Europe oscille actuellement «entre déception et critique directe». Alors que pour de nombreux pays hors de l'Europe, elle resterait «l'objet de tous les désirs», y compris pour les gens vivant aux États-Unis, «l'abstraction de l'Union européenne» serait en partie responsable des mouvements indépendantistes et régionalistes qui risquent de devenir pour elle un problème politique durable.

Pour l'Américain, il est clair qu'on ne parviendra probablement jamais à convaincre les Slovaques de payer les pensions des retraités grecs, pas plus que chaque pays membre ne saurait faire preuve de la même «beauté éthique» que l'Allemagne à propos de l'accueil des réfugiés. Et c'est tant mieux : une mesure comme le processus de Bologne, par exemple, censée rapprocher les systèmes d'enseignement européens, «n'aura pas amélioré les universités faibles, mais aura nui aux meilleures».

➤ Attitude d'attente vis-à-vis de l'État

Pour sortir de l'impasse, Hans Ulrich Gumbrecht conseille de s'inspirer du modèle américain et, pour appuyer ses arguments, a commencé par livrer une analyse des conceptions très différentes de l'État en Europe et aux États-Unis. Pour les Américains, l'État désigne le gouvernement, en aucun cas la société ou la culture. On attend de lui la protection des libertés fondamentales, rien de plus. La formule «shall not» (ne doit pas), très fréquemment utilisée, marquerait cette volonté de «garder l'État à distance».

Il en va tout à fait autrement pour l'Europe, où on se situerait dans une «attitude d'attente vis-à-vis de l'État» qui doit pourvoir aux be-

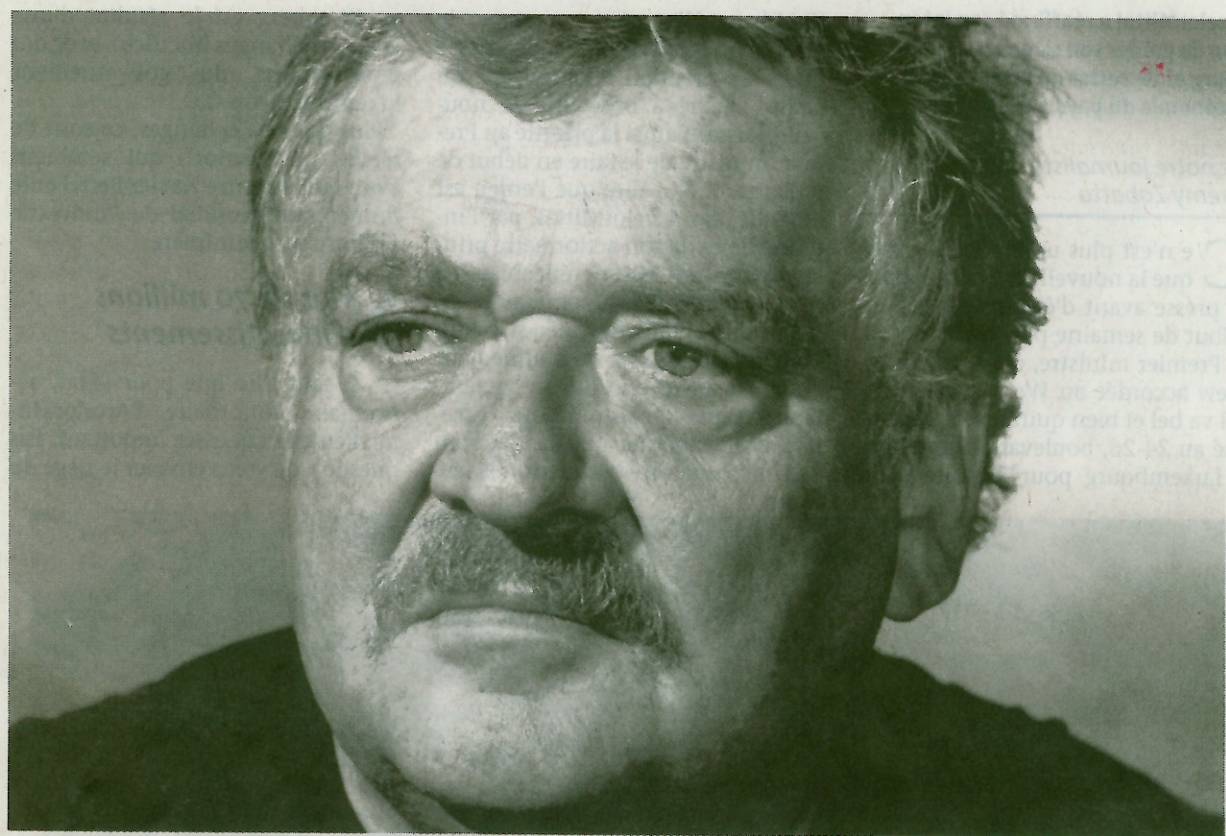


Photo : suhrkamp verlag

Pour l'intellectuel américain, l'idée même de l'Union européenne comme progrès est aujourd'hui caduque.

soins de l'individu en détresse. D'où le rêve d'étendre cette conception bourgeoise de l'État, héritée de la Révolution française, à toute l'Europe, tandis que l'esprit libertaire des colons américains espérait un jour «abolir l'État» au profit d'une forme d'anarchie. Autre différence : aux États-Unis, le sentiment d'appartenance à une nation est né de la politique étrangère. Car il n'y a pas de nation en tant que telle, tout au plus une «vitalité» qui prend sa source dans la «diversité intérieure».

Ensuite, l'idée même de l'Union européenne comme «progrès» serait héritée de l'historicisme, cette conception dominante aux XIX^e et XX^e siècles, selon laquelle l'homme est le produit de son passé. Or, note Hans Ulrich Gumbrecht, on aurait depuis adopté une conception «narrative» de l'existence, émanant de l'idée que toute réalité est toujours le produit d'un point de vue particulier. L'avantage de la narration étant par ailleurs qu'elle permet d'intégrer tous les points de vue, sans en exclure.

Surtout, l'intellectuel américain estime que l'expérience que nous avons du temps se caractérise de

nos jours par «l'inondation du présent par le passé», notamment due à internet, qui permet d'actualiser n'importe quel événement du passé. Le présent est devenu «présent des simultanités», un temps «élargi». D'où la difficulté de maintenir un projet comme celui de l'Union européenne, qui perd en dynamique.

➤ Ligue des champions : le modèle à suivre

Ce qui manque cruellement, dans l'optique de Hans Ulrich Gumbrecht, c'est une quelconque forme d'«ancrage terrestre», l'Union européenne ne parvenant pas à suggérer ces «paysages dans lesquels on pourrait se sentir chez soi».

Pour le professeur de littérature comparée, l'UE a par ailleurs «sous-estimé son profil en matière de politique extérieure». Elle paraît surtout «réactive», mais gagnerait en prestige si elle se résolvait à insister davantage sur l'union et certaines valeurs fondamentales, facilement reconnaissables, comme la protection de la vie privée et de l'individualité. Il faudrait également renforcer le rôle de la Cour de jus-

tice de l'UE et la rapprocher ainsi de sa jumelle américaine, la Cour suprême.

Hans Ulrich Gumbrecht se demande enfin s'il est utile d'attribuer à l'économie (et aux standards qui l'accompagnent) le rôle prépondérant qu'on lui réserve actuellement au sein de l'Union européenne. Aux États-Unis, remarque le professeur de Stanford, les États ont parfois des «politiques fiscales très différentes». Dans ce contexte, il s'est également interrogé sur la pertinence des quotas de réfugiés à accueillir par chaque pays membre de l'UE.

Pour revitaliser l'Europe, à court terme, l'intellectuel a une solution pour le moins surprenante. Il estime qu'il faudrait beaucoup plus miser sur les «différences culturelles» entre pays de l'UE et, dans le domaine universitaire, par exemple, s'inspirer de la Ligue des champions. En effet, pour ce grand amateur et théoricien du sport, il faudrait mettre les différents États en concurrence les uns vis-à-vis des autres, plutôt que de leur imposer des restrictions. De cette manière, l'Europe pourrait retrouver sa force «dans l'accentuation de ses différences».